



« Le vrai problème en montagne, c'est le temps. Comme votre permis de grimper n'est valable que sur une courte période, il faut pouvoir compter avec la chance. »
Johan Debecker, ici en route vers l'Aconcagua. © RENÉ BRENY.

Wavre / Johan Debecker s'est mis en tête de grimper les sept sommets mythiques

« Au sommet, la plénitude »

L'ESSENTIEL

- Les rochers l'attirent depuis son passage aux para-commandos.
- Le Johan Debecker, patron d'une société de transport à Wavre, s'est lancé dans une belle aventure, humaine et caritative.
- Fin de l'année, il espère dépasser la moitié de son défi.

ENTRETIEN

Sur son site Internet est visité du monde entier (1). Il est vrai qu'il est accessible aussi bien en français qu'en néerlandais ou en anglais. Mais c'est surtout la preuve que, dans le monde de l'alpinisme, le challenge que s'est fixé ce patron d'une société de transport, qui emploie cinq personnes à Wavre, en impose plus d'un. Sept sommets mythiques, le plus haut de chaque continent, plus celui de l'Alaska et celui de l'Antarctique. Avec, pour terminer, l'Éternel et « sublimissime » Everest. Entretien avec Johan Debecker, 46 ans.

Là-haut, dans la montagne, quelle ivresse recherchez-vous ?
Je vois ce que vous voulez dire. Là-haut, le manque d'oxygène peut en étourdir plus d'un. Il n'est d'ailleurs pas rare que l'on doive faire redescendre des alpinistes d'urgence parce qu'ils n'y arrivent plus. Lors de ma dernière ascension, il y en avait même un qui n'arrivait plus à réveiller... C'est pour cela que je n'hésite pas à prendre une assurance spéciale qui représente trois pour cent du budget global d'une expédition.
Et qu'en est-il pour vous ?
Je n'éprouve pas le vertige et je n'ai pas à souffrir de maux de tête, mais j'avoue que j'ai beaucoup de mal à dormir la nuit. Le manque d'oxygène provoque des apnées qui me réveillent régulièrement. Ce n'est pas ce qu'on appelle un sommeil réparateur ! D'autant que lorsque je suis réveillé, j'angoisse rapidement. Principalement sur le fait de ne pas pouvoir arriver au sommet. Alors, je prends maintenant un médicament contre le mal de l'altitude. Depuis, cela va beaucoup mieux.
Et cette ivresse alors ?
Une fois qu'on arrive au sommet, c'est la plénitude totale. Oubliés le stress et les soucis. Il n'y a plus de GSM, plus de problèmes de société. On relativise beaucoup. Il n'y a que des montages, à perdre de vue. Le calme. Même si je n'ai pas eu beaucoup de chance jusqu'à présent puisque, si les ascensions ont pu se faire sous un "blue sky", on est chaque fois arrivé en retard sur la fenêtre du temps. Avec de la neige, du vent, la poisse. Mais qu'importe, chaque fois, je dois me poser un instant, en profiter.

Comment en êtes-vous arrivé à vous lancer ce défi ?
Avant de me lancer comme indépendant, j'ai été sept ans para-commando à Diest. C'est là que j'ai commencé à apprécier les rochers. Et cela a dû rester dans un coin de ma tête par la suite, puisqu'en 2007, je me suis inscrit au club alpin belge. L'occasion d'aller à Freyr, avant de réaliser un premier stage en France à Buisles-Baronnies, près du Mont Ventoux. C'est là que la passion m'a en quelque sorte rattrapé. Et j'ai voulu me tester en passant la barre des 3.500 mètres, quand la pression atmosphérique diminue et que votre corps doit s'adapter. En novembre 2008, j'ai ainsi tenté le camp de base de l'Annapur-

na, au Népal, à 4.200 mètres. Avec succès.
De là à tenter ces fameux sept sommets...

Et puis, c'est surtout une tentative dont rêvent tous les alpinistes...

« Je fais ce défi au profit de Cap 48. J'aimerais récolter des sous pour eux »

Johan Debecker

tes... En janvier 2010, je me suis donc lancé dans la première ascension.
Pourquoi commencer par le Kilimandjaro à 5.895 mètres ?
Parce qu'il faut savoir y aller progressivement. Certes, il y a des sommets plus bas que celui-là, mais il est de loin le plus facile. À la limite, il suffit de savoir marcher. Sauf que le dernier jour d'ascension, il faut pouvoir encaisser une montée de 4.500 à 5.895 mètres, avant de redescendre dans la foulée à 3.500 mètres. Cela fait un fameux dénivelé en 14 heures de marche. Les rotules sont en surchauffe !
En mai 2010, voilà l'Elbrus en Russie, à 5.642 mètres...
Cinq jours de montée, ce n'est pas le plus difficile. Mais quel froid ! Il faisait moins vingt degrés là-haut. J'ai malheureusement dû faire face à un besoin pressant. Le fait de retirer mes gants pendant moins d'une minute et j'ai eu deux doigts gelés. Il m'a fallu quatre mois pour retrouver la

sensibilité...
Pourtant, vous continuez !
Oui, du 9 au 31 janvier de cette année, avec l'Aconcagua, en Argentine. 6.962 m. Là, il faut commencer à mieux adapter son corps au manque d'oxygène. On monte et on redescend sans cesse chaque jour, avant de monter un peu plus haut le lendemain, pour garder un bon taux d'oxygénation du sang. C'est la principale difficulté. Les évacuations en hélicoptère sont nombreuses...
La suite du programme ?
En octobre, je vise la pyramide du Carstensz, en Indonésie. Ce n'est que 4.884 mètres, mais il fait très humide. Et il faut quatre jours pour approcher la montagne. On conseille de prendre des

bant wallon pour 500 euros. Ce qui fait que je suis obligé de tout financer moi-même. Le Carstensz, c'est tout de même 10.000 euros. Et l'Everest, c'est trois fois plus.
Et pour la difficulté ?
Cela va aller croissant. Pour la suite, en avril-mai 2012, avec le Denali à 6.194 mètres, il va falloir travailler en cordée, pouvoir remonter d'une crevasse, apprendre à se racrocher quand on dévisse. Au cas où... C'est un apprentissage que je vais devoir réaliser, lors d'un stage au Mont-Blanc.
Et l'Everest pour clore ?
Le mythe, le toit du monde, le toit du monde, le toit ultime, il est largement conseillé d'aller l'approcher une première fois jusqu'au camp de base à 7.500 mètres. Tout le monde dit qu'il faut pouvoir intégrer en soi, le capturer en définitive, et jauger sur place si l'on

se sent capable de monter la fois suivante jusqu'à 8.848 mètres. Moralement, plus que physiquement.
Et vous, moralement ?
En janvier, c'est ce qui m'a permis d'arriver au sommet. J'ai été carrément au-delà de mes capacités physiques. D'autant que j'ai développé une angine. Une de

mes faiblesses depuis tout petit, mais un vrai problème en montagne. Je sais que je vais devoir me faire enlever les amygdales pour continuer la suite de l'aventure. Et puis m'entraîner, encore et encore. Course, natation, vélo, trek comme le GR20 en Corse, la randonnée la plus dure de l'Europe...
Êtes-vous sûr de réaliser votre défi ?
Une chose est sûre, c'est que je ne me sens pas alpiniste parce que je fais de l'alpinisme. Pour moi, ce n'est qu'une passion. Mais pour l'assouvir, je me donne 100 % de chance. ■

Propos recueillis par JEAN-PHILIPPE DE VOGELAERE

(1) www.7summits.be.

TROIS SOMMETS sur sept ont déjà été vaincus. Johan Debecker se donne 100 % de chance de réaliser son défi.
© RENÉ BRENY.

